

L'an d'après, le merle, plus sage,
Se place, à moyenne hauteur,
Dans un buisson du voisinage.
Dieu bénit le petit ménage,
Qui connut enfin le bonheur.

Heureux cent fois celui qui t'aime,
O douce médiocrité !
Aux orages du rang suprême
Il échappe, et sait fuir de même
Les rigueurs de la pauvreté.

L.-A. BOURGUIN.

II

LA ROSE ET LE CYPRÈS.

La rose dit un jour au cyprès toujours sombre :
"Que je te plains ! ton front morne, dur et
[plein d'ombre

Est bien fait pour mener le deuil sur un tom-
[beau.

Tu n'as ni fleurs ni fruits ; tu n'es ni bon ni
[beau.

Que fais-tu parmi nous, filles de la lumière ?
Ta place est chez les morts, au triste cimetière.

Tandis que moi ! l'amour de tout être vivant
Me poursuit. Je suis belle, on me le dit
[souvent ;

Et ce n'est pas assez de m'aimer, on m'admire :
Je suis reine, et chacun reconnaît mon empire :

Puis, du soleil de feu les regards pénétrants,
Les flottantes amours des papillons errants,

Les soupirs de la brise et, le soir, la rosée
Qui descend rafraîchir ma corolle embrasée,

Aux chants du rossignol enivré de désirs !
Voilà quelle est ma vie et quels sont mes
[plaisirs.

Mais tous ces bonheurs-là sont pour toi lettres
[closes,

Pauvre cyprès ! Ton sort n'est pas celui des
[roses ;

Car Dieu, qui mit partout la joie et la beauté,
T'a chassé du bonheur et t'a déshérité."

Le cyprès répondit doucement à la rose :

"Il est vrai, je suis laid, j'ai l'air triste et
[morose ;

Mais la fleur, le parfum, le printemps et
[l'amour,

Ce n'est pas tout, ma sœur, et la vie est d'un
jour.

Emblème de regret et de mélancolie,
Je suis l'ami des morts et de ceux qu'on
[oublie.

Pourtant ma vie est loin de n'être qu'un long
[deuil,

Et j'ai plus d'un bonheur qu'ignore ton
[orgueil ;

Car Dieu sait ce qu'il fait, et la bonne nature
N'exila du bonheur aucune créature.

Mon sort, que tu crois rude, est heureux ; il
[m'est cher.

La neige est mon soleil ; mon printemps, c'est
[l'hiver.

Je mûris lentement et cache sous la neige,
Au fond d'un écrin vert, un grain que Dieu
[protège ;

Et l'hiver, les oiseaux, doux peuple aérien,
Ne trouvent que chez moi leur pain quotidien.

Si tu savais le bien que me font leurs mor-
[sures,

Et quelle volupté je trouve à ces blessures !
La verdrière des prés, le pinson des vergers,

Les bouvreuils éclatants, les roitelets légers,
Viennent tous secouer la neige de mes bran-
[ches ;

Et moi, facilitant ces frêles avalanches,
Je me livre en pâture à leur avide essaim ;

Et ces êtres charmants que tourmente la faim
Ont pour un jour du moins soulagé leur tor-
[ture !

Voilà quelle est ma vie : elle est douce, elle est
[pure ;

O rose ! autant qu'une autre elle a bien sa
[douceur ;

Car faire des heureux, c'est être heureux, ma
[sœur !

EDOUARD GRENIER.

Composition.

I

(Lire aux enfants l'historiette suivante, la leur faire ensuite raconter de vive voix, puis par écrit.)

LE PARAPLUIE ET L'OMBRELLE.

Une ombrelle élégante et jolie, en soie de couleur rose, se moquait un jour d'été d'un parapluie qui paraissait s'enferrer dans un coin.

—Vois, disait-elle, comme on me traite avec honneur. Je suis de toutes les fêtes, de toutes les parties de plaisir.